

ce retard dans l'exécution des nouvelles constructions rurales, formera une des circonstances qui gêneront le plus dans les débuts d'une entreprise agricole, par ce que les anciens bâtiments seront insuffisants, ou disposés d'une manière incommode pour le service et insalubre pour le bétail. Chacun devra, dans ce cas, tirer le meilleur parti possible de ce qui existe, ou n'appliquer que les dépenses strictement nécessaires aux changements les plus indispensables, surtout lorsqu'on prévoira qu'un peu plus tard il faudra bien finir par faire construire un ensemble de bâtiments neufs de quelque importance, car il est presque toujours fort difficile de raccorder convenablement à un nouveau plan toutes ces constructions anciennes ou anticipées, et on ne devra arrêter définitivement ce plan, que lorsqu'on croira avoir fixé irrévocablement ses idées sur le système agricole que l'on devra adopter, c'est-à-dire, dans un avenir assez éloigné. En attendant, si l'on s'attache à suivre le mode de culture ordinaire du pays, du moins avec peu de variations, comme j'ai conseillé de le faire, on trouvera, à l'aide d'un peu d'esprit de ressource, le moyen de s'accommoder des constructions anciennes. Procéder autrement, ou débiter par se livrer à des constructions coûteuses, avant d'avoir par devers soi une assez longue expérience pratique, c'est s'exposer à enfoncer en pure perte des capitaux considérables.

Dans tout ce que je viens de dire relativement à la

Lentour avec laquelle il est indispensable de procéder dans tous les améliorations agricoles,

on conçoit bien qu'il y aura fréquemment des modifications à apporter selon les circonstances et les individus : par exemple, si l'homme qui veut s'y livrer possède une fortune telle qu'il puisse considérer comme de peu d'importance la perte d'une partie notable des capitaux qu'il consacre à l'amélioration, et s'il est bien assuré que les pertes qu'il pourra éprouver ne le dégoûteront pas dès son début, il pourra sans doute faire marcher l'amélioration plus rapidement qu'un autre : mais pour celui qui se trouve dans cette position de fortune où la terre qu'il veut exploiter et le capital qu'il a le projet d'appliquer à l'améliorer, forment une partie importante de son avoir, les résultats les plus funestes seront presque toujours la suite de l'empressement avec lequel il voudrait précipiter la marche de cette amélioration ; et pour tous les cas et toutes les situations, rien n'est plus important que de se pénétrer de l'idée qu'il faut faire entrer le temps, et même un temps assez long, comme un des prin-

cipaux éléments de succès, dans une entreprise d'améliorations agricoles. En vain, on abrégé d'avance ce temps par les calculs les plus séduisants : l'inéxorable vérité vient toujours réduire ces calculs à leur valeur réelle. C'est surtout

Aux jeunes gens qui sortent de écoles d'agriculture,

qu'il semble important de faire entendre ce langage, parce qu'ils sont en général disposés, soit par la tendance de l'âge, soit par des exhortations quelquefois sincères de personnes entièrement étrangères à la pratique de l'agriculture, à placer trop de confiance dans les connaissances qu'ils ont acquises, dans le cours de leur instruction agricole. Sans doute, si cette instruction a été bien dirigée, ces connaissances leur seront très utiles et abrègeront beaucoup le temps qui leur sera nécessaire pour devenir de véritables agriculteurs ; mais c'est à condition qu'ils débiteront avec sagesse et qu'ils attendront que l'expérience, que rien ne peut remplacer, leur ait appris à juger leur situation, et à appliquer, selon l'exigence des cas, les connaissances qu'ils ont recueillies. Sous ce rapport, on peut établir une similitude frappante de vérité entre l'instruction médicale et l'instruction agricole : ces deux arts sont fondés sur l'observation des faits, et dans l'un comme dans l'autre, il est question d'exercer sur des êtres organisés une question dont les principes sont soumis à des règles que l'on peut bien enseigner, mais dont l'application doit varier d'après une multitude de circonstances que le praticien seul peut apprécier. Un jeune homme termine ses cours : après avoir fait de bonnes études médicales le voilà docteur..., mais ensuite, il faut qu'il devienne médecin ; et pour cela, un nouveau travail l'attend : c'est l'étude des applications ; et il y sera dirigé par l'observation des faits qui se présenteront dans la pratique. Il en est entièrement de même du jeune agriculteur ; et rien ne serait plus funeste pour lui que de se persuader que parce qu'il s'est livré à l'étude avec zèle pendant quelques années, même à côté d'une exploitation rurale où il a pu observer un grand nombre de faits, il sera d'emblée un habile agriculteur. Une seule chose peut faire le praticien, c'est la pratique ; et il est indispensable qu'un jeune homme se soit livré lui-même pendant un temps plus ou moins long selon ses facultés morales et intellectuelles, à l'application des connaissances qu'il a acquises, avant qu'il puisse se croire en état de prendre une sage détermination sur une multitude de questions qui se présentent à lui, dans les débuts d'une entreprise où l'on s'est proposé de refondre le

système agricole suivi dans un domaine. Dans une telle position, le mode de culture ordinaire du pays lui offre presque toujours la base la plus solide sur laquelle il puisse appuyer ses premières opérations, et le moyen de se livrer avec le moins de chances défavorables qu'il est possible, aux études d'application et aux observations de pratique qui lui indiqueront les modifications qu'il pourra successivement apporter à ce système.

Il est facile de sentir que la marche que je conseille de suivre, dans toutes les entreprises d'améliorations agricoles, convient bien mieux à un propriétaire qu'à un fermier.

Tous les fermiers qui comprennent bien leur situation,

savent qu'il est pour eux de la plus haute importance de rapprocher autant qu'il est possible le terme où le domaine qu'ils exploitent sera porté au produit le plus élevé qu'ils puissent en espérer, car ce n'est que dès ce moment qu'ils seront en pleine jouissance des bénéfices auxquels ils ont droit de prétendre, et qu'ils ne peuvent recueillir que pendant un temps fort limité, dans la supposition même d'un bail de vingt années. Il faut donc que le fermier s'attache à mettre dehors son capital et à déployer tous ses moyens d'action, dans l'espace de temps le plus court possible : chaque année de retard diminue dans une très grande proportion la masse des bénéfices qu'il peut espérer dans le cours de son bail : mais cette marche suppose que, dès son entrée en jouissance, son opinion est parfaitement fixée sur les améliorations qu'il peut apporter à la culture de la ferme, et qu'il peut par conséquent prévoir avec certitude l'époque où il entrera en jouissance du résultat de ces améliorations. Il en est ordinairement ainsi pour une terre déjà en bon état de culture, dans lequel il n'est question que d'introduire des améliorations de détail dont il est facile d'apprécier d'avance les résultats, parce qu'elles sont déjà connues et pratiquées dans la culture du pays et dans des situations analogues. Un cultivateur, en prenant à ferme un domaine situé dans le voisinage du lieu où il a jusque-là exercé sa profession, dans une localité et dans des circonstances sur lesquelles il possède ordinairement depuis longtemps au moins, des notions assez précises, peut très-bien juger d'avance des applications qu'il pourra faire, dans sa nouvelle position, des améliorations dont il connaît les procédés et les résultats par l'usage qu'il en a fait lui-même, ou du moins d'après l'expérience acquise par des voisins placés dans les mêmes circonstances. Rien ne s'oppose alors pour lui à l'exécution prompte et énergique du plan d'amélioration qu'il a conçu.